

lieu où il y ait de grandes terres. Est-ce que les Bolchevicks feront cela ?

Yanishev leur expliqua le plan de la commune rurale que les Bolchevicks projetaient pour la Russie. Il s'agissait de transformer le *mir* en une coopérative agricole, organisée sur une vaste échelle. Il fit remarquer les points défectueux du système actuel de Spasskoye. La terre, comme partout ailleurs, était divisée en quatre sections. Une de ces sections était réservée pour la pâture communale. Pour assurer une équitable répartition de la bonne, moyenne et mauvaise terre, chaque paysan possédait un champ dans chacune de ces sections. Yanishev fit remarquer le temps perdu pour se rendre de champ en champ. Il montra le gain qui résulterait, si les champs au lieu d'être divisés en échiquiers étaient travaillés comme une grande unité. Il décrivit la charrue mécanique et la moissonneuse au travail. Deux des paysans avaient vu les résultats magiques des machines dans une autre province et ils certifièrent qu'elles étaient pour le travail de véritables démons (*tcherti*).

— Est-ce que l'Amérique nous les enverra ? demandèrent les paysans.

— Pour commencer, oui, répondit Yanishev, ensuite nous bâtrirons de grandes usines et nous les fabriquerons ici, en Russie.

De nouveau il transporta ses auditeurs de leur paisible retraite rurale dans les clamours et les rumeurs d'une grande cité et son récit provoqua le même malaise ; l'industrie moderne les effrayait plus qu'elle ne les attirait. Ils voulaient bien nos étonnantes machines, mais ils pensaient qu'elles étaient d'un profit douteux s'ils devaient les payer par des cheminées vomissant des nuages de fumée sur leur vert et blanc pays. Les paysans étaient effrayés à l'idée « d'être cuits » dans une chaudière d'usine. La nécessité avait contraint plusieurs d'entre eux à séjourner dans des mines ou des usines, mais depuis la Révolution ils étaient revenus en masse à la terre.

En dehors des questions sociales, il y avait beaucoup de problèmes personnels qui préoccupaient Yanishev. Devait-il, pour assurer le triomphe de sa foi politique, compromettre ses convictions personnelles ? Par exemple, lui, qui avait quitté l'église grecque, devait-il faire le signe de la croix avant et après les repas ?

Yanishev répondit par la négative et se prépara aux questions d'Ivan Ivanov. Mais bien que le vieux paysan parût perplexe et sa femme peinée quand Yanishev omît cette cérémonie, aucun d'eux ne demanda d'explications. En Russie, le salut habituel à l'homme qui travaille dans les champs est : « Que Dieu vous aide » (*Bog promoshech*). Yanishev décida de se servir de cette formule à la place du bonjour. Il assista également au long service qui eut lieu pour le bébé de Fedossiev. Dans les villages russes, les cloches sonnent souvent pour la mort d'un enfant.

— Dieu nous donne beaucoup d'enfants, dit le starets, et pour donner du pain à ceux qui vivent nous ne devons pas abandonner les champs.

Les autres allèrent donc au travail pendant que le prêtre et les parents, Yanishev et moi allions à l'église. Les neuf enfants se tenaient près de leur mère. Chaque année elle avait mis au monde un enfant et, rangés suivant leur âge, ils formaient un escalier ou, par endroits, manquaient une marche : celle qu'aurait occupée un enfant mort. Et aujourd'hui était mort l'enfant de cette année. C'était une chose menue, pas plus grande que le lis qui se trouvait à côté et si fragile dans son petit cercueil bleu entre les murs de l'église et les piliers massifs qui l'entouraient.

Le village de Spasskoye avait un bon prêtre. C'était un vieil homme aimable et sympathique aimé du peuple dont il avait la confiance. Bien qu'appelé souvent à célébrer les funérailles d'un enfant, il n'en faisait pas un acte de routine. Pieusement il alluma les cierges sur le cercueil, posa la croix sur la poitrine de l'enfant et commença la messe, remplissant l'église de sa voix sonore. Le père et le diaire chantaient le service pendant que la